

—Dieu soit loué ! Voilà un bon saut d'fait dit Maurice en se frappant les mains.

—Dieu soit loué ? pas trop, Mr, pas trop. Figurez-vous un peu que j'me trouve au milieu d'la Patrouille et de trois voleurs qui venaient de défoncer chez Mr. Pierre... à ce qu'on m'a dit.

—Et Mme La Troupe ?

—Attendez donc ; v'la qu'j'entends "Il faut prendre Mme. La Troupe aussi" Vous pouvez penser un peu ! Mme. La Troupe était bien connue et bien estimée dans le voisinage ; j'assemble tous mes voisins et j'allons trouver le maître d'la Patrouille ; et moi, comme le chef d'la bande, j'lui dis à sa barbe qu'il ne prendra pas Mme. La Troupe, et puis j'lui demande "Queu qu'vous *disez* pour vos raisons ?" oh ben, t'nez, Mr. voilà l'pire d'l'afiaire qui va s'montrer !

PIETRO.

(A continuer.)

LES FRERES VAN BUCK.

LEGENDE ALLEMANDE.

Dans une ville allemande, non loin des bords du Rhin, vivaient deux frères Van Buck, qui passaient avec raison pour deux habiles graveurs. Ils avaient l'habitude d'aller, presque tous les soirs, après dîner, chez un vieil orfèvre, leur voisin. Ce brave homme dont le nom est Thomas Heermans, les recevait dans son arrière-boutique, au coin du feu, et sa grande pipe à la bouche : il était bien rare qu'en passant près de là, le soir, on n'aperçut pas à travers les vitres les têtes des trois amis autour d'une lampe, et la plupart du temps, d'un grand pot de bière.

Un soir (il y a peu de temps de cela), le vieux Heermans se montra plus gai qu'à l'ordinaire.

—Qu'avez-vous donc ? lui dirent les graveurs ; il y a, parbleu ! une joyeuse nouvelle écrite sur votre figure.

—Mes enfants, répliqua le bon orfèvre, ma fille sort demain du couvent : son éducation est terminée et vous m'en voyez, mes chers voisins, dans une joie qui me donne des envies de danser sur la table.

Le reste de la soirée fut employé à parler de

Mlle. Wilhelmine. Le pot de bière fut remplacé, ce jour là, par une bouteille cachetée. Bien entendu que les deux voisins viendraient dîner le lendemain.

Ils n'eurent garde d'y manquer, et, quand l'heure fut venue, on se mit à table. A peine Thomas Heermans eut-il frappé sur la table de manière à casser les verres, afin de témoigner sa belle humeur, que la jeune fille, avec une démarche timide et les coudes serrés contre le corps, vint s'asseoir en rougissant entre les deux jeunes gens.

Mais le dîner, en dépit des efforts de l'orfèvre fut silencieux ; lui-même, après avoir épuisé sa première gaité, fut obligé de se contenter de regarder sa chère fille en souriant ; les graveurs gardaient une contenance froide et n'échangeaient pas entr'eux un seul regard. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent chez eux, ils se mirent au lit sans dire une parole, contre leur habitude.

Les deux frères Van Buck s'aimaient tendrement. Il était donc très étonnant qu'ils semblassent éviter de se parler et même de se regarder. Il était évident que tous deux avaient reçu en même temps un coup profond ; ils aimaient Wilhelmine.

Une semaine entière suivit pendant laquelle ils ne se serrèrent pas une fois la main ; un silence opiniâtre régna dans leur atelier ; et chacun, courbé sur sa planche de cuivre, ne détourna pas la tête un seul instant.

Le dernier jour de cette triste semaine, le vieux Heermans était sur le seuil de sa porte, en face de sa fille.

—Ne m'avez vous pas dit, mon cher père, que nous verrions les deux Van Buck tous les soirs ?

—Hélas ! répondit l'orfèvre, il est vrai qu'ils n'ont point paru de ce côté depuis huit jours ; cela est bien singulier.

—Est-ce donc moi qui en suis cause ? dit Wilhelmine ; c'est depuis mon arrivée qu'ils ont cessé de venir.

A ces paroles prononcées naïvement, le vieillard baissa la tête et demeura longtemps sans parler :

—O ma fille ! s'écria-t-il enfin, en pressant de ses lèvres flétries la main fraîche et potelée de son enfant. Les moines t'ont appris sans doute à détester l'amour ; mais t'ont-ils appris comment on lui résiste ? O Dieu ! n'oublie pas-